

Frank Ronan

Écrivain irlandais à plein temps

Jean-Paul Beaumier

Numéro 57, septembre–octobre–novembre 1994

Littérature irlandaise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (1994). Frank Ronan : écrivain irlandais à plein temps. *Nuit blanche*, (57), 50–53.

FRANK RONAN

ÉCRIVAIN IRLANDAIS

À PLEIN TEMPS

Ainsi se présentait l'auteur de *Les hommes qui ont aimé Evelyn Cotton* que certains critiques n'ont pas hésité à comparer à Somerset Maugham, à Paul Morand, à François Weyergans. Pour qui a lu ce roman, publié en 1989, une telle affirmation ne surprend guère. D'une part, parce que Frank Ronan, né en 1963, faisait preuve dès ce premier livre d'une rare maîtrise de ses moyens d'écrivain ; d'autre part, parce que l'humour qui donne le ton au roman permettait d'emblée de s'interroger non pas sur le bien-fondé d'une telle affirmation, mais sur ce qu'il convenait d'en penser. Sérieux ou pas, Frank Ronan a rapidement récidivé et les deux romans qui ont suivi, *Picnic in Eden* et *Un ange est passé*, ne laissent planer aucun doute dans mon esprit : il peut non seulement revendiquer le statut d'écrivain à plein temps, il a en plus fait la preuve qu'il était l'un des écrivains les plus talentueux de sa génération, toutes frontières linguistiques confondues.

Difficile de ne pas succomber au charme du premier roman de Frank Ronan. Dès les premières lignes, il nous met le grappin dessus pour ne nous libérer que tout à la fin, les yeux et la bouche grands ouverts. « Je suis amoureux d'Evelyn Cotton depuis vingt-quatre ans et quatre mois moins huit jours. Nous avons fait l'amour deux fois. La première, il y a vingt-trois ans. La seconde, hier. Est-ce pour autant une histoire triste ? Suis-je un personnage comique ? »

Ainsi commence la confession du narrateur grâce à qui nous revivrons les grandeurs et les misères des années 60 et 70 qui allaient donner leurs heures de gloire au féminisme, au modernisme et à bien d'autres *ismes*. Frank Ronan y brosse le portrait d'une génération — celle de ses aînés — à qui tout semblait dû, à commencer par l'obligation de réussir et d'être heureux. Le propos n'est certes pas neuf, mais le ton, la manière douce-amère qu'a Frank Ronan de nous tendre un miroir l'air de dire « Regardez de quoi vous aviez l'air » nous force à esquisser malgré nous un sourire. Pour inoffensive que puisse paraître à première vue son écriture, elle n'en est pas moins subversive, décapante par moments. Par son habileté à camper ses personnages en quelques traits, à mettre en place une situation dont les ressorts sont adéquatement tendus sans que rien n'y paraisse, par son ironie parfois dévastatrice et la force des constats qui se dégagent de propos en apparence

anodins, Frank Ronan rappelle le John Updike des premiers romans. Tout comme chez ce dernier, le couple, entité sociale et mondaine par excellence, représente pour Frank Ronan un matériau narratif de choix : « [...] les Bennet entrent dans la catégorie des gens dont il est intéressant de parler. Plus intéressant que de leur parler. Ned Bennet est peintre. Hilda est décoratrice d'intérieur. Ned a toujours méprisé la profession de Hilda, et Hilda a toujours défendu celle de Ned. Non seulement Hilda a été la seule à gagner de l'argent, mais ses divers clients ont été les uniques acheteurs connus des tableaux de Ned Bennet. Un intérieur conçu par Hilda Bennet se reconnaît immédiatement aux représentations criardes et semi-abstraites d'ordures fraîches et de femmes en décomposition. »

Les hommes qui ont aimé Evelyn Cotton nous livre, en une seule journée, le drame qu'aura été la vie du narrateur aux côtés d'Evelyn. Il en est éperdument amoureux et, à défaut de pouvoir vivre avec elle sous le même toit, il se portera acquéreur de la maison voisine. Ce qui, astuce narrative, nous privilégiera de points de vue imprenables sur la vie conjugale d'Evelyn : « Le pire était sans doute d'avoir sans cesse sous les yeux l'horrible chose de Julius, qui pendait avec la même satisfaction provocante que celle qu'affichait son propriétaire. De devoir échanger des conversations polies avec Julius pendant qu'il jouait au type dans le coup, pas gêné du tout de s'exhiber. Quand ►

photo: Hodder & Stoughton publishers

Frank Ronan



Evelyn et Julius allaient se coucher le soir, je me sentais comme devaient se sentir les paysans irlandais de 1840 en voyant leur blé partir chez les Anglais. »

La vie d'Evelyn Cotton, romancière féministe qui exhorte les femmes à se libérer du joug matrimonial, alors même qu'elle reproduit dans sa propre vie ce qu'elle dénonce avec vigueur, nous est donc livrée du point de vue de l'amant déçu. Relégué au rôle d'ami et de confident, le narrateur rendra compte des moindres secousses qui bouleversent la vie amoureuse d'Evelyn au cours des vingt-quatre années qui forment la trame romanesque. Nous serons ainsi livrés les portraits d'hommes et de femmes appartenant à cette génération dont le lyrisme semble intarissable. Tous les personnages qui traversent ce roman illustrent un thème récurrent chez Frank Ronan : la difficulté, voire l'impossibilité de la constance des sentiments amoureux. Au sein du couple, se pose toujours l'adéquation entre ce qu'est l'autre et ce que l'on voudrait qu'il fût. Comme si l'amour était inévitablement le collimateur par lequel les partenaires font le deuil de leur identité au profit d'une entité commune que représente le couple.

Rien n'est ici livré sous le sceau d'un dogmatisme. Frank Ronan sait éviter le piège que peut représenter pour un romancier l'envie, de près comme de loin, d'épouser une cause, sociopolitique ou autre, pour préserver un rythme et un ton qu'il place au-dessus de toute mêlée, l'humour mis à part. Le parti pris est d'abord et avant tout littéraire et fait fi de toutes autres frontières. Le cadre géographique est d'ailleurs davantage anglais — l'action se déroulant principalement à Londres et dans la campagne avoisinante — qu'irlandais, les références à l'Irlande pouvant même être perçues comme irrespectueuses. Ainsi, ce refus obstiné d'Evelyn d'aller vivre en Irlande pour se soustraire aux problèmes de nature fiscale créés de toutes pièces par son mari, qui argue de son intérêt pour la convaincre de quitter Londres : « Je laverai par terre. J'irai en prison à cause de mes impôts. Mais je n'irai pas vivre en Irlande. Plutôt mourir. » On le voit, à la complaisance Frank Ronan préfère la provocation.

De l'humour et des restes humains

Les deux romans qui suivent délaissent l'humour proprement dit pour faire une plus grande place à l'ironie, au désenchantement qu'entraînent les rapports amoureux. Avec *Picnic in Eden* et *Un ange est passé* l'auteur cherchera davantage à sonder l'âme de ses personnages et à mettre en lumière leurs motivations profondes. Il s'agit de romans intérieurs, d'où le changement de ton, le glissement de l'humour à une forme d'amertume, de cynisme même par moments. Si désenchantement il y avait dans *Les hommes qui ont aimé Evelyn Cotton*, il semblait davantage reposer sur une transformation sociale des rapports prévalant entre hommes et femmes. Avec *Picnic in Eden* et *Un ange est passé*, le désenchantement fait place à une désillusion plus amère et entraîne un constat d'échec des rapports amoureux. Ces deux romans, qui se répondent tant par la thématique que par le ton, explorent le monde de l'amitié, en l'occurrence masculine, comme seule véritable échappatoire à la solitude à deux qui est le lot des couples. L'amour est ici synonyme de renoncement, d'abnégation. On ne s'étonnera dès lors pas que les personnages aient un regard très critique sur leurs relations amoureuses dans *Picnic in Eden* : « [...] peut-être devons-nous blâmer l'amour et la leçon à en tirer est-elle qu'on ne doit jamais se laisser duper au point de tomber amoureux ; qu'il ne peut rien en sortir de bon. » Pour faire écho au titre du dernier film de Denys Arcand, *Picnic in Eden* et *Un ange est passé* traitent de l'amour et des restes humains, l'amitié jouant ici le rôle de garde-fou, d'ultime barrière avant une solitude dévastatrice et la folie.

« Julius Drake est né à Hampstead d'une famille d'intellectuels immigrés. Je ne vais pas commencer une discussion sur le naturel et l'acquis, mais je suis convaincu qu'un salaud naît salaud, irrémédiablement, bien que je vous accorde qu'il puisse y avoir des facteurs qui pousseront sa malfaisance dans telle ou telle direction. »

« Il a passé sa jeunesse à vouloir écrire et obtenir le prix Nobel pour satisfaire le snobisme intellectuel de ses parents. Comme leurs amis appartenaient tous à la classe du génie, ils relevaient constamment ses insuffisances et lui faisaient toujours remarquer, malgré ses succès, qu'il n'était pas aussi intelligent que d'autres. Ils lui ont donné trop d'instruction, trop de préjugés esthétiques et trop d'ambition. Ils ont trop fouillé en lui à la recherche de la marque du génie. Il a fini par avoir l'impression qu'aucune de ses cases mentales n'avait échappé au récurage et au remplissage. »

Frank Ronan, *Les hommes qui ont aimé Evelyn Cotton*, La Découverte, 1990, p. 43.

« Elle a dit qu'elle ne croyait pas que deux êtres puissent s'épanouir en vivant ensemble. L'un doit nécessairement se nourrir de l'autre. L'un est fort et l'autre doit décliner. Au début, Julius l'avait dominée et s'était nourri d'elle, mais c'était grâce à la transparence de Julius qu'elle avait observé et appris comment devenir la survivante. Il lui avait appris l'égoïsme par l'exemple. Tous ses livres, me rappelait-elle, ne tendaient qu'à ça : encourager les femmes à l'égoïsme. »

Frank Ronan, *Les hommes qui ont aimé Evelyn Cotton*, La Découverte, 1990, p. 257.

Les fantômes du passé

Picnic in Eden, le plus noir des deux romans, celui où le désespoir est le plus palpable, livre en parallèle la vie de deux hommes qui n'ont à première vue rien en commun. S'amorce une lente et difficile remontée de la mémoire qui aura pour but d'exorciser les fantômes du passé. Dougie Millar est né en Écosse d'une mère au tempérament pour le moins résolu qui dénierait au père de son enfant tout droit à la paternité, entraînant de ce fait son suicide. De son côté, Adam Parnell, né en Irlande d'un père alcoolique, regrettera sa vie durant que son père ne se fût pas enlevé la vie sitôt après sa naissance. L'image du père, tantôt brillant par son absence et tantôt par son incapacité à assumer son rôle, nous renvoie à l'image d'une Irlande aux prises avec un problème d'identité et de respect d'une autorité qu'elle ne reconnaît pas comme légitime. Alors que Dougie Millar cherche à se réconcilier avec son passé, à accepter le suicide de son père, Adam Parnell ne trouvera la paix qu'à l'annonce de la mort du sien. Lorsque son frère l'appelle pour lui dire qu'on a retrouvé le corps de leur père dans les eaux de la Seine, Adam Parnell manifestera pour la première fois de sa vie un quelconque respect à son endroit : « [...] c'est la première fois que cet homme fait une chose convenable depuis que je le connais. »

Bien que la dimension sexuelle soit ici aussi présente que dans *Les hommes qui ont aimé Evelyn Cotton*, elle ne joue pas le même rôle ; elle est réduite à assurer une continuité, à déjouer la mort. Dougie Millar et sa femme sont les seuls à donner naissance à un enfant qui meurt quelques heures à peine après sa naissance, plongeant Dougie Millar dans un état de stupeur comparable à celui qu'il éprouvait enfant lorsqu'il passait des heures à fixer la poutre à laquelle son père s'était pendu. Le début du roman est révélateur de l'approche froide et dis-

tante choisie par le romancier dès qu'il est question de sexualité : « La nature exige que nous commençons par un acte sexuel. Il s'agit de Dougie Millar dont l'origine, dans les combles de cette maison, remonte au 14 octobre 1956. Sa mère était couchée, immobile, ses mains dans le creux de ses reins, et son père respira très fort en donnant, avec son postérieur, la poussée finale. Vous trouvez peut-être abusif que ces faits vous soient donnés au tout début du récit, mais c'est ainsi que les choses arrivèrent. »

Picnic in Eden déploie deux visions du monde qui, si elles paraissent d'abord opposées, finissent par se compléter pour donner une image d'ensemble, certes plus complexe mais également plus riche et plus près du caractère insaisissable de ce qu'il convient d'appeler la nature humaine. L'amitié qui se développe entre Dougie Millar et Adam Parnell n'est pas sans rappeler celle que décrit D.H. Lawrence dans *Women in love* publié pour la première fois en 1921. Tout comme chez D.H. Lawrence, c'est le destin individuel de chacun des protagonistes qui est ici le véritable enjeu de la confrontation qui s'opérera tout au long du roman.

« Son père a débité une phrase en irlandais à une allure telle que je n'ai rien compris. De toute façon, si j'avais compris, je n'aurais pas su quelle langue choisir pour répondre. Du reste, le climat créé par cet homme dès son entrée dans la pièce aurait suffi à me réduire au silence. Devant mon ahurissement, il m'a demandé en détachant chaque syllabe si je parlais gaélique. »

« 'An bhfuil gáeilge agat, tú féin ? »

« — 'Hum !' ai-je balbutié. Au bout de treize années d'études, pas un seul mot d'irlandais ne me venait à l'esprit. 'Tá. Je veux dire, heu, un peu.' »

« Après m'avoir toisé comme si j'étais un sous-homme, il a baragouiné quelque chose à l'adresse de Smallgoods qui lui a répondu en français. Puis il a quitté la pièce en grommelant. »

Frank Ronan, *Un ange est passé*,
La Découverte, 1993, p. 62, 63.

« Mon père est anglais, ça tu le sais, a commencé Smallgoods. C'est une drôle de race, ces gens-là. Il nous force à parler irlandais en sa présence. Il rêve comme seul un étranger peut le faire de ressusciter cette langue. Tu te souviens, le dernier jour où je suis venu en classe, j'ai annoncé que j'abandonnais l'irlandais ? Oldgoods n'a pas trop bien pris ça lorsque je l'en ai averti. J'imagine que je n'aurais pas dû le lui dire en anglais. Mais je l'ai prévenu que plus jamais je ne prononcerais un seul mot de cette langue. C'est le dimanche suivant après la messe, quand j'ai discuté religion avec le curé, que le vase a débordé. La discussion était plutôt amicale. Mais ensuite Oldgoods m'a accusé d'avoir insulté le curé et il m'a interdit de retourner à la messe tant que je ne lui aurais pas présenté mes excuses. J'ai dit que ça tombait très bien, vu que je n'avais pas du tout l'intention de me taper encore une messe dite par ce corniaud de père Apple. Là-dessus, il a rétorqué qu'il ne pouvait pas garder sous son toit un païen de protestant qui donnerait le mauvais exemple aux enfants, je l'ai pris au mot et j'ai filé en Italie. En deux jours de stop j'y étais. C'est chouette là-bas à cette époque de l'année. La montagne est tout près. »

Frank Ronan, *Un ange est passé*,
La Découverte, 1993, p. 64, 65.

« Le plus grand choc, quand nous nous sommes installés à Glasgow, a peut-être été le choc linguistique. Je ne comprenais rien de ce qu'on me disait et, après avoir vécu dans la grande maison pendant toutes ces années, je parlais moi aussi comme un connard de petit élève d'Eton. Il m'arrivait même de parler l'argot d'Eton sans m'en rendre compte. Chaque fois que j'ouvrais ma gueule dans la rue, un poing lui tombait dessus. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre pourquoi car, de mon côté, j'étais persuadé de parler normalement. C'est d'avoir la gueule constamment tabassée qui m'a fait apprendre la langue des voyous mais, même après ça, on me considérait comme assez différent pour mériter des coups. 'Va te faire recoudre ça', c'est la première phrase de Glasgow dont j'ai fait parfaitement connaissance. Ma tactique la plus efficace, pour éviter les raclées, ça a été les regards vagues et le silence. »

Frank Ronan, *Picnic in Eden*,
La Découverte, 1992, p. 129.

Retour aux sources

Un ange est passé renoue avec un ton plus humoristique. Avec ce roman, Frank Ronan aborde de façon beaucoup plus spécifique qu'il ne l'avait fait dans le roman précédent le thème de l'amitié entre deux garçons qui sont sur le point de passer de l'adolescence à l'âge adulte. La relation qui s'établit entre John G. Moore et Smallgoods Temple est également empreinte d'un certain idéalisme romantique de l'amitié. « J'en étais arrivé à considérer notre amitié comme une sorte d'amour », avouera John G. Moore. « De même que le sentiment que j'avais eu pour mon père, le lien qui nous unissait me semblait parfait, car exempt de toute manifestation émotive et de toute obligation. »

Le roman s'échelonne sur trois années qui marqueront le passage à l'âge adulte et la découverte de la sexualité. La mort du père, vécue ici comme une véritable perte, provoque un tel désarroi chez John G. Moore qu'il craint de devenir fou et d'être amené au suicide comme sa mère, perdue alors qu'il n'était qu'un jeune enfant. Ce thème de la folie, sans être omniprésent, n'en est pas moins récurrent comme chez bon nombre d'écrivains irlandais (pensons entre autres à William Trevor). Bien que l'amitié entre John G. Moore et Smallgoods Temple soit en quelque sorte l'argument premier du roman, le canevas sur lequel se tisse la relation entre les deux personnages principaux en arrive au même constat que dans le roman précédent : on naît, vit et meurt profondément seul et ce, en dépit de l'amour et de l'amitié. Mine de rien, sans jamais avoir l'air de s'apitoyer sur le sort de ses personnages ni sur celui du monde, c'est la conclusion que nous livre Frank Ronan. La fatalité ne s'affronte ici qu'avec une seule arme : l'humour.

Un ange est passé est peut-être le plus irlandais des romans de Frank Ronan. D'une part, contrairement aux deux autres romans, l'action se déroule presque entièrement en Irlande avec toutes les références socio-politico-linguistiques que cela suppose et, d'autre part, la démesure qui s'inscrit tant chez les personnages que dans la relation qu'ils établissent entre eux semble appartenir à ce qu'on pourrait associer, faute de mieux, à un trait de caractère. ■

par Jean-Paul Beaumier

Romans de Frank Ronan traduits en français : *Les hommes qui ont aimé Evelyn Cotton*, trad. par Franchita Gonzales Batlle, La Découverte, 1990 ; *Picnic in Eden*, trad. par Stéphane Alcoat, La Découverte, 1992 ; *Un ange est passé*, trad. par Anne de Vogüé et Christine Lapostolle, La Découverte, 1993. Signalons que Frank Ronan vient de faire paraître un quatrième roman, *Dixie Chicken*, aux éditions Hodden & Stoughton.